

ici

MEMBRE DU RÉSEAU **canoe.ca**

SPÉCIAL
NUITS
BLANCHES



JEAN MICHEL JARRE
CHROMEO
LES CAVALIERS DE LA CANNE
ROBERT LALONDE



FRANÇOIS AVARD

HÉLÈNE
FLORENT

LA LÂCHETÉ

Hélène Florent est partout! Télévision, cinéma, théâtre, 2006 restera pour elle une grande année. Au grand écran, elle est à l'affiche de *Dans les villes* de Catherine Martin. Demain, elle tient le premier rôle du film de Marc Bisailon, *La lâcheté*. Elle est Madeleine, une prostituée qui va entraîner Conrad (Denis Trudel) en enfer. Rencontre.

MICHAËL AUGENDRE

Fanny et Madeleine: difficile de faire plus opposé. Complètement. Elles sont aux antipodes. Interpréter ces deux rôles-là dans la même année, je suis gâtée pourrie. C'est ce qu'on souhaite en tant que comédienne: avoir des rôles qui nous emmènent loin de nous-mêmes. Cela permet d'avoir des choses nouvelles à jouer, de se renouveler et de surprendre.

Qui est Madeleine? Une victime, un bourreau? Je ne la vois pas comme quelqu'un de méchant. C'est plutôt une fille qui veut sortir de sa condition misérable. Elle semble malgré tout l'accepter: elle a quand même une joie de vivre, elle a un rire franc, une sincérité...

Elle est vraiment sincère? Je l'ai jouée comme cela. Elle voit en Conrad quelqu'un de différent. C'est une femme qui a dû souvent s'accrocher à de mauvaises personnes. Elle pense que quelque chose pourrait changer. Et puis elle va jouer avec lui. Elle est comme une enfant naïve qui rêve, qui s'amuse mais qui, si elle n'a pas ce qu'elle veut, peut se fâcher, changer de visage. Si elle n'était que manipulatrice, le personnage aurait été moins riche.

On ne s'y serait pas attaché.

C'est la première fois que vous jouez une prostituée? Oui. À la lecture du scénario, j'avais très envie d'interpréter Madeleine mais une partie de moi avait peur. Une peur de crédibilité. Est-ce que je peux jouer ça? Je peux le travailler, tout faire pour, mais je doutais quand même. Et je me suis laissée aller, j'ai fait confiance à Marc Bisailon. Et finalement, je me suis bien amusée.

Difficile après de se voir sur écran aguicheuse, lascive...? Ça fait drôle. C'est moi sans être moi. C'est un peu gênant.

Vous avez des limites? Bien sûr et j'en ai dépassé plusieurs. Quand je décide d'embarquer, je le fais à fond. Sur *Yellowknife*, je m'étais entendue avec le réalisateur sur certaines scènes et, au tournage, je lui disais: «C'est correct.» J'étais tellement dans le personnage que je pouvais faire plus que ce que j'avais imaginé.

C'est sans doute une satisfaction personnelle... Oui. Réussir à aller au-delà de

ses peurs, de ses limites. C'est se sentir vraiment une actrice: se surprendre, surprendre les autres. Il y a une fierté à ça.

Télévision, cinéma, théâtre, presque tout en même temps. Cela vous met une pression? Pas quand je travaillais sur ces projets. Aujourd'hui, je la sens pour la première fois. Aujourd'hui, mon nom existe. Mon défi de me surprendre et de surprendre les gens est là: comment je vais faire pour les étonner à nouveau et réinventer mon jeu? Comment faire pour qu'ils aient l'impression de me découvrir, qu'ils ne croient pas avoir déjà tout vu de moi...

Les critiques sont plutôt bonnes pour vous. Oui, je suis chanceuse.

Êtes-vous préparée à des avis très négatifs? Je ne sais pas... Je pense que oui... Je le dis, mais je pense qu'on ne l'est jamais. Ce qui est épouvantable, c'est que si j'ai eu 100 bonnes critiques et une mauvaise, c'est celle-là qui sera numéro un à mon palmarès. Celle que je vais lire et relire. Je sais que je ne suis pas à l'abri.

Travailler autant, cela vous rassure? Oui, même si je me suis toujours dit que

je peux faire autre chose.

Se surprendre, surprendre

les autres. Il y a

une fierté à ça.

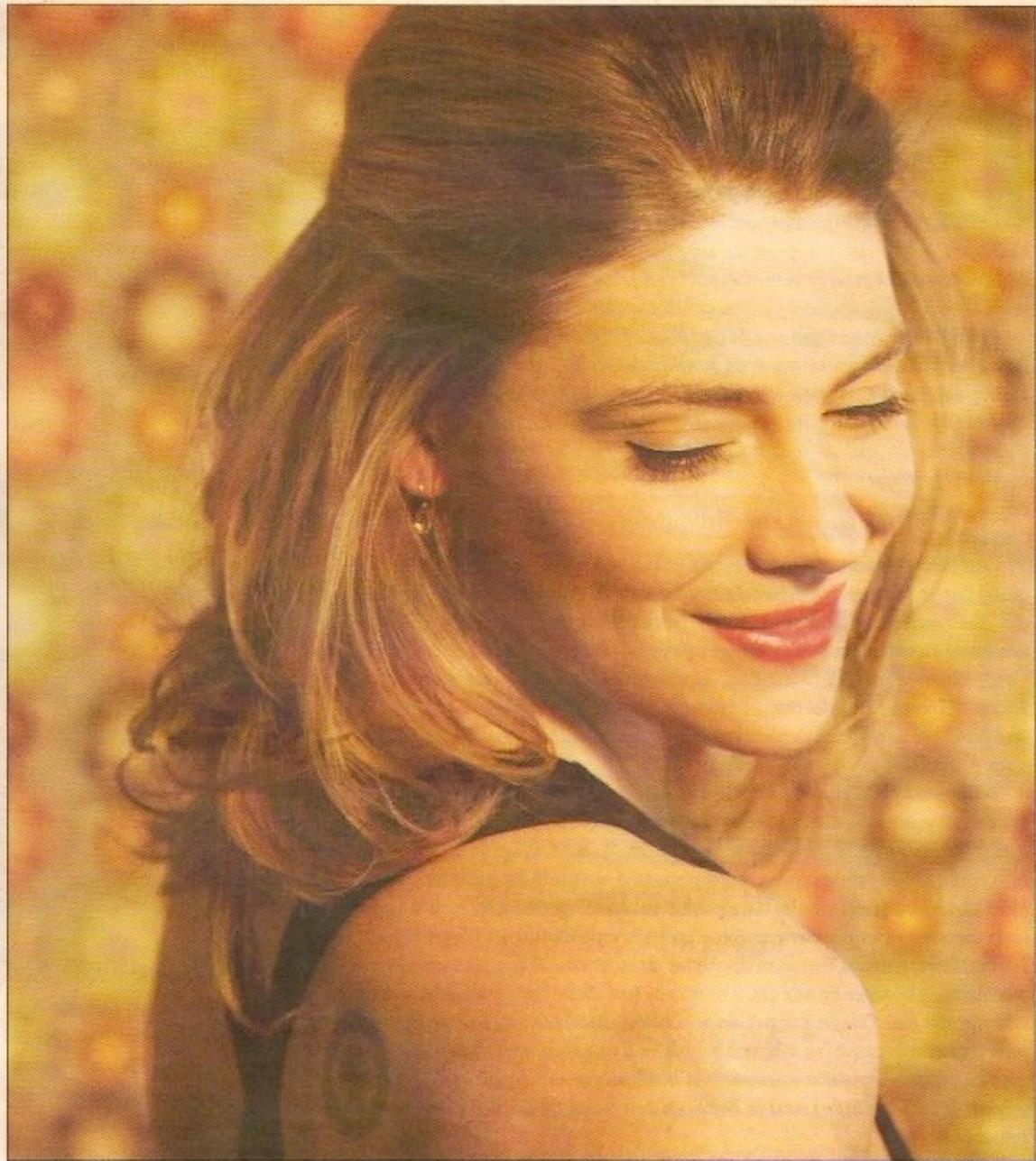
Aujourd'hui je vis à Montréal, ce dont je rêvais. Je fais beaucoup de rencontres. J'ai l'impression que j'ai le droit de faire ce métier-là. Cela m'est déjà arrivé au début de ne pas travailler pendant des mois. On se remet un peu en question évidemment... Mais j'ai eu une bonne formation à Québec où on nous apprend à nous organiser par nous-mêmes, à provoquer les projets et à les faire naître. Il faut inspirer, provoquer les affaires.

De quoi avez-vous peur dans ce métier? Que l'on n'ait plus envie de moi. J'ai peur que cela retombe raide! La peur de ne plus se réinventer, de ne plus être inspirée, de ne se faire proposer que des choses qui se ressemblent.

Plus de médiatisation, c'est plus de notoriété... Je n'y suis pas préparée! J'ai plus peur d'aller à *Tout le monde en parle* que de monter sur une scène de théâtre! Car là, j'ai travaillé pour cela, on a fait des répétitions, tout est en place. Une entrevue sur ce que je suis, ce que je fais, je ne peux me préparer... Ça fait peur. Et

À LA UNE

L'ANNÉE BONHEUR



OSCAR CLARKE/SHUTTERSTOCK.COM

puis les gens commencent à venir me parler dans la rue. J'ai de la chance car, pour l'instant, ce n'est que du positif. C'est une belle marque d'amour que je prends, que j'essaie d'emmagasiner au

cas où tout fout le camp, si tout est un feu de paille. Je deviens timide quand même. J'essaie d'être aimable, de dire merci... Mais c'est ce que tu souhaites au fond, l'amour du public.

Est-ce que vous vivez aujourd'hui ce dont vous rêviez à vos débuts? Je voulais faire ça, je voulais m'amuser, jouer tout simplement. J'ai été chanceuse, je n'avais pas vu ce succès arriver...